



Médaille représentant un buste de femme, IV^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle apr. J.-C.
Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire



Bague cartouche en or d'Antonin le Pieux, milieu du II^e siècle apr. J.-C.
Amsterdam, Allard Pierson Museum

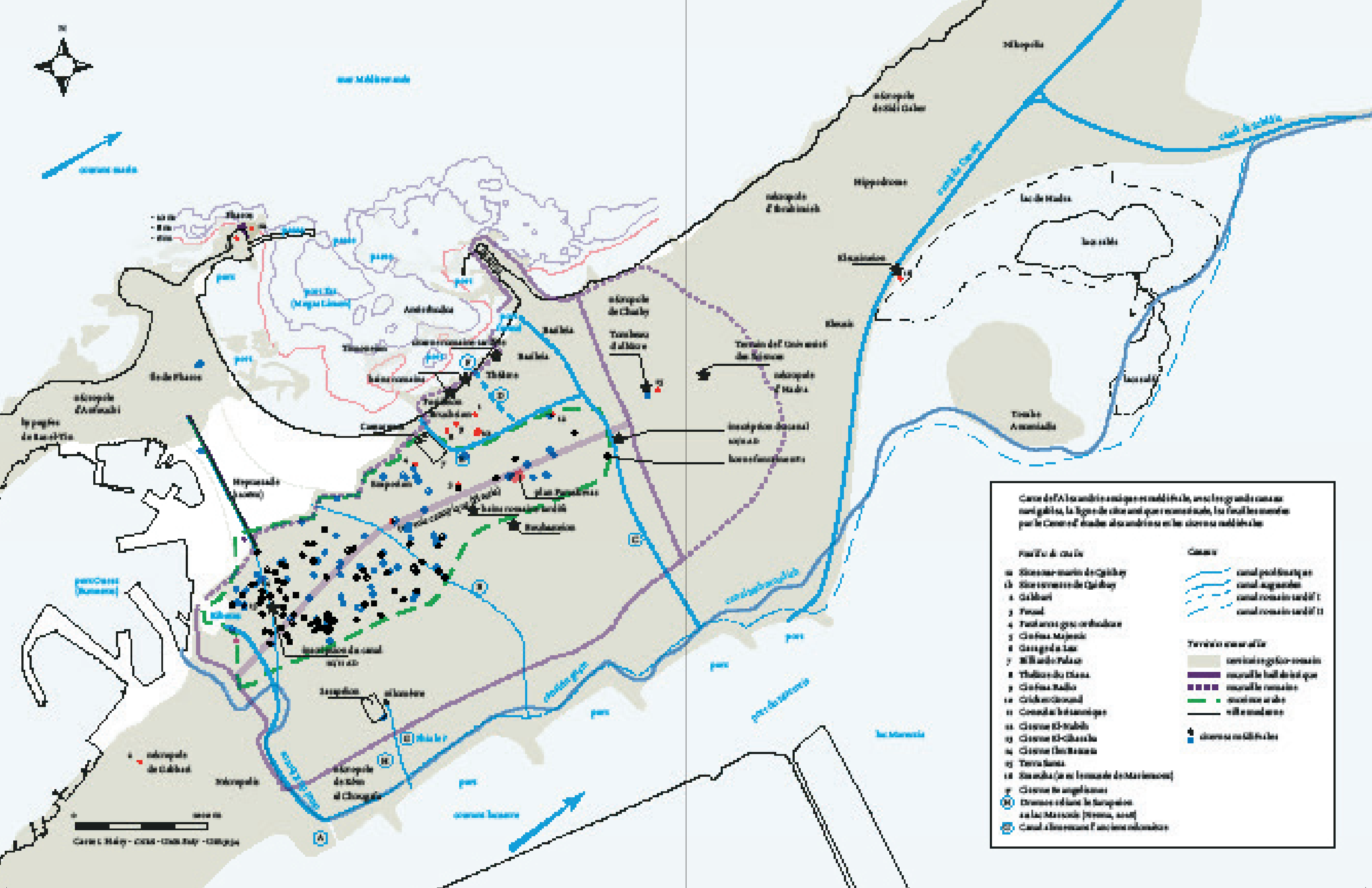
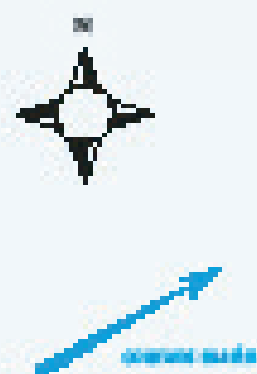
et Sarah Rifky pour leurs productions (photographie, peinture, sculpture, texte et vidéo), qui enrichissent et complexifient notre compréhension d'Alexandrie et de son histoire.

L'approche choisie se détache d'un discours centré sur la splendeur, le rêve ou le mythe d'une cité antique aussi fameuse. L'enjeu est de se focaliser sur la ville dans une logique diachronique, où le passé et le présent dialoguent pour interroger les représentations d'Alexandrie. Huit siècles d'histoire sont ici exposés, depuis la fondation de la ville par Alexandre le Grand en 331 av. J.-C. jusqu'à l'avènement du christianisme et la destruction du Sérapéum, le plus grand temple d'Alexandrie, en 391 apr. J.-C. L'exposition intègre également des "ouvertures temporelles" vers les époques byzantine, arabe et moderne. Celles-ci offrent au visiteur la



possibilité de découvrir la continuité de certains thèmes de l'exposition au fil du temps, en particulier le rôle commercial de la ville et ses problèmes d'approvisionnement en eau. Les thématiques retenues s'articulent autour de cinq axes majeurs qui structurent également le catalogue de l'exposition.

L'ouvrage est ainsi amorcé par la présentation de la ville et de son urbanisme. Le réseau urbain d'Alexandrie a connu plusieurs modifications marquées par des déplacements du centre-ville en raison de phénomènes sismiques (tremblements de terre et tsunamis) et de la subsidence – le lent affaissement de la surface de la croûte terrestre dans la mer. Ces événements ont altéré la morphologie de la ville, effaçant ou dissimulant de nombreuses traces matérielles. Plusieurs monuments et quartiers antiques mentionnés dans les sources nous échappent complètement. Seules des images monétaires, frappées sous les Ptolémées et les empereurs romains, en conservent le souvenir. L'emplacement et l'apparence de ces monuments nourrissent encore de nombreux débats. Tel est le cas du célèbre phare d'Alexandrie, aujourd'hui invisible dans le paysage urbain. Son emplacement stratégique a été réinvesti au xv^e siècle lors de l'aménagement de la forteresse de Qaitbay. Aux descriptions des Anciens, il faut alors confronter les images véhiculées par les monnaies, les terres cuites et autres petits objets qui représentent le phare, tandis que les fouilles sous-marines en révèlent des fragments qui forment un gigantesque puzzle. Cet édifice, devenu l'emblème de la cité et l'une des sept merveilles du monde antique, illustre la fonction majeure d'Alexandrie, à la fois port et porte de l'Égypte. Cette fonction commerciale caractérise l'organisation spatiale de la cité : il ne faut pas oublier qu'Alexandrie possède plusieurs ports tournés vers la Méditerranée et vers l'intérieur des terres. Rappelons que le territoire égyptien, issu du morcellement de l'Empire d'Alexandre le Grand, devient l'une des premières puissances du monde hellénistique sous les Ptolémées qui érigent Alexandrie en capitale de leur royaume. En étendant leur territoire de la Libye à la Syrie-Phénicie, en passant par Chypre, ces souverains ont la mainmise sur une grande partie de la Méditerranée orientale. Dès lors, c'est une véritable puissance maritime qui rayonne à partir d'Alexandrie. Si l'emplacement choisi – une bande étroite de terre installée entre la Méditerranée et le lac Maréotis – permet de rayonner à la fois vers la mer et vers l'intérieur du pays, il comporte toutefois un problème majeur. À la différence des autres villes égyptiennes, Alexandrie n'est pas reliée au Nil et souffre donc d'un manque d'eau douce. La solution apportée passe par l'aménagement d'un système hydraulique complet pour capter les nappes phréatiques existantes et trouver un moyen de relier la cité au



Carte de l'Ancien Saïy antique et médiévale, avec les grands canaux navigables, la ligne de cités antiques romaines, les foyers des monastères par le Centre d'études des Antiquités et les sites médiévaux

Site/Foie de canaux	Canaux
1a Site sur marais de Qalbiy	canal post-Byzantin
1b Site sur marais de Qalbiy	canal byzantin
2 Qalbiy	canal romain tardif I
3 Foyal	canal romain tardif II
4 Foyal avec gros orthostates	
5 Cité de Majma	
6 Cité de Saïy	
7 Cité de Saïy	
8 Thélone de Saïy	
9 Cité de Saïy	
10 Cité de Saïy	
11 Cité de Saïy	
12 Cité de Saïy	
13 Cité de Saïy	
14 Cité de Saïy	
15 Cité de Saïy	
16 Cité de Saïy	
17 Cité de Saïy	
18 Cité de Saïy	
19 Cité de Saïy	
20 Cité de Saïy	
21 Cité de Saïy	
22 Cité de Saïy	
23 Cité de Saïy	
24 Cité de Saïy	
25 Cité de Saïy	
26 Cité de Saïy	
27 Cité de Saïy	
28 Cité de Saïy	
29 Cité de Saïy	
30 Cité de Saïy	
31 Cité de Saïy	
32 Cité de Saïy	
33 Cité de Saïy	
34 Cité de Saïy	
35 Cité de Saïy	
36 Cité de Saïy	
37 Cité de Saïy	
38 Cité de Saïy	
39 Cité de Saïy	
40 Cité de Saïy	
41 Cité de Saïy	
42 Cité de Saïy	
43 Cité de Saïy	
44 Cité de Saïy	
45 Cité de Saïy	
46 Cité de Saïy	
47 Cité de Saïy	
48 Cité de Saïy	
49 Cité de Saïy	
50 Cité de Saïy	
51 Cité de Saïy	
52 Cité de Saïy	
53 Cité de Saïy	
54 Cité de Saïy	
55 Cité de Saïy	
56 Cité de Saïy	
57 Cité de Saïy	
58 Cité de Saïy	
59 Cité de Saïy	
60 Cité de Saïy	
61 Cité de Saïy	
62 Cité de Saïy	
63 Cité de Saïy	
64 Cité de Saïy	
65 Cité de Saïy	
66 Cité de Saïy	
67 Cité de Saïy	
68 Cité de Saïy	
69 Cité de Saïy	
70 Cité de Saïy	
71 Cité de Saïy	
72 Cité de Saïy	
73 Cité de Saïy	
74 Cité de Saïy	
75 Cité de Saïy	
76 Cité de Saïy	
77 Cité de Saïy	
78 Cité de Saïy	
79 Cité de Saïy	
80 Cité de Saïy	
81 Cité de Saïy	
82 Cité de Saïy	
83 Cité de Saïy	
84 Cité de Saïy	
85 Cité de Saïy	
86 Cité de Saïy	
87 Cité de Saïy	
88 Cité de Saïy	
89 Cité de Saïy	
90 Cité de Saïy	
91 Cité de Saïy	
92 Cité de Saïy	
93 Cité de Saïy	
94 Cité de Saïy	
95 Cité de Saïy	
96 Cité de Saïy	
97 Cité de Saïy	
98 Cité de Saïy	
99 Cité de Saïy	
100 Cité de Saïy	

Terrain romain

- territoire romain
- muraille de la ville romaine
- muraille romaine
- muraille arabe
- villages romains

Autres symboles:

- monastères
- sites médiévaux

Carte: Saïy - 2008 - 2009 Saïy - 2009



Gargouettes, Samanoud, Égypte, fin du xx^e siècle
Marseille, Mucem



Filtres de gargoulette, Le Caire, XIII^e-XIV^e siècle
Paris, musée du Louvre, département des Arts
de l'Islam

خريطة الاسكندرية سنة 1847

المسافة بالفراسخ	المسافة بالميال
١	١
٢	٢
٣	٣
٤	٤
٥	٥
٦	٦
٧	٧
٨	٨
٩	٩
١٠	١٠
١١	١١
١٢	١٢
١٣	١٣
١٤	١٤
١٥	١٥
١٦	١٦
١٧	١٧
١٨	١٨
١٩	١٩
٢٠	٢٠
٢١	٢١
٢٢	٢٢
٢٣	٢٣
٢٤	٢٤
٢٥	٢٥
٢٦	٢٦
٢٧	٢٧
٢٨	٢٨
٢٩	٢٩
٣٠	٣٠

البحر المتوسط





Haig Aivazian, *Rome is Not In Rome – Stadion ; Rome is Not In Rome – Two Women at a Fountain*, 2016
Courtoisie de l'artiste

Page en regard, de haut en bas
– *Stadion* ; – *Aqueduct* ; – *Well* ; – *Two Women at a Fountain*





Bracelet, Égypte, 1^{er} siècle av. J.-C.
Morlanwelz, musée royal de Mariemont,
dépôt de la Wallonie



Bracelet, Égypte, 11^e-111^e siècle apr. J.-C.
Morlanwelz, musée royal de Mariemont,
dépôt de la Wallonie



Bracelet au cobra, 11^e siècle av. J.-C. 11^e siècle apr. J.-C.
Morlanwelz, musée royal de Mariemont



Bas-relief d'Agathodémon et d'Isis-Thermoutis,
30 av. J.-C.-395 apr. J.-C.
Paris, Bibliothèque nationale de France,
département des Monnaies, médailles et antiques

Stèle funéraire, Anubis et Epimachos en Osiris,
Alexandrie, 1^{er} siècle apr. J.-C.
Paris, musée du Louvre, département des
Antiquités égyptiennes



Stèle funéraire, Anubis et Epimachos en Osiris,
Alexandrie, 1^{er} siècle apr. J.-C.
Paris, musée du Louvre, département des
Antiquités égyptiennes

Les stèles en pierre qui fermaient les tombes collectives à compartiment (*loculi*) témoignent de l'assimilation des pratiques funéraires égyptiennes par la population grecque et romaine. Elles alternent des représentations d'embaumement avec Anubis, des scènes de tradition grecque et d'autres empruntées au monde romain.





Céline Condorelli, *White Gold*, 2012
(Vue de l'exposition à Lunds Konsthall, Suède)
Coutoisie de l'artiste



carrelés afin d'évoquer les fontaines asséchées qui figurent dans la taxonomie des structures de parc créées par Khaled et qui s'étiolent dans tant de parcs et de terre-pleins égyptiens. En hauteur, une fenêtre a été soustraite aux regards par un rideau de velours rouge convoquant la figure du riche collectionneur privé, à la fois saint patron et prescripteur des cohortes de diplômés des écoles d'art nationales, pour qui aucun autre marché viable n'existe.

Si les formes artistique et architecturale ont historiquement été impliquées dans les processus de réformes politique et sociale, *Composition* présentait aux visiteurs un vide qui invitait à la transgression et à l'occupation. Lors de l'inauguration de l'exposition, les visiteurs ont joyeusement envahi l'espace, s'asseyant ou restant debout en groupes informels et parfois bruyants. Ce faisant, ils semblaient instinctivement rejouer le destin de tant de lieux similaires que l'on peut trouver dans le parc Antoniadis, comme les fontaines oubliées, recherchées et squattées de façon éphémère par les couples qui se bécotent et se chuchotent des mots doux dans la pénombre, mais aussi par les consommateurs de drogue et les buveurs de bière, eux aussi en quête d'un lieu discret. Tandis que la peinture de Scognamiglio promettait une évasion dans la nature finalement illusoire, l'espace vide offert par *Composition* semblait lui promettre la possibilité d'échapper aux règles imposées par une esthétique officielle liée à la condition de sujet de l'État égyptien. Le parc Antoniadis n'apparaissait soudainement plus comme un ensemble d'images et de formes jouant sur une surface brillante, mais comme une série de fissures dans lesquelles s'était accumulée l'énergie libidineuse de la ville.

La transformation des individus en types ou sujets spécifiques, à travers l'aménagement de sites urbains et la production d'œuvres d'art publiques, a toujours eu pour objectif de réaffirmer le contrôle étatique sur la population. En Égypte, les espaces publics sont aujourd'hui souvent aménagés dans le but d'enfermer les gens, de leur barrer l'accès à certains lieux et d'instiller chez eux un sentiment d'impuissance. Dans le même temps, ces espaces portent eux-mêmes les traces des tentatives faites par la population pour se réappropriation une ville qui n'a pas été dessinée pour elle, ou pour annexer à ses propres fins les espaces, formes et images qui lui sont adressées par l'État. Ce sont dans ces efforts de réappropriation, souvent invisibles pour l'œil non averti, semble affirmer Khaled, qu'une issue pourrait peut-être exister.